

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME SEIZIÈME

1897

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE

PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 36-38

PARIS

MASSON & C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1897

*M. Martin.* — Au point de vue médico-légal, cette méthode a une réelle importance : toutefois, il faut remarquer que, pendant près de vingt-quatre heures, les yeux gardent très souvent toute leur vivacité. C'est seulement après un temps assez long qu'à la Morgue les cadavres ne sont plus reconnus.

Il faut aussi remarquer que les yeux ne sont pas seuls à conserver l'expression qu'ils avaient pendant la vie et, dans bien des cas, la face tout entière garde cette expression.

De nombreuses observations ont été publiées, principalement en Amérique, relatives à la conservation de l'expression qu'avait la physionomie au moment de la mort survenue brusquement.

Cette conservation de l'aspect du visage peut persister assez longtemps après la mort, jusqu'à ce que la putréfaction vienne altérer les traits.

Tels sont les cas observés pendant la guerre de Sécession.

Par exemple : un jeune soldat est frappé pendant qu'il regardait le portrait de sa mère ; quand on le relève, près de vingt-quatre heures après la mort, sa figure exprime encore d'une façon frappante la tendresse filiale, la douce affection qui a été sa dernière pensée.

Un capitaine tombe en entraînant ses hommes à l'assaut, son visage garde une expression guerrière, farouche, etc.

On pourrait citer beaucoup d'autres faits semblables.

La mort ne détruit donc pas toujours l'aspect de la vie, pendant un certain nombre d'heures tout au moins.

Par quel mécanisme ce phénomène se produit-il ?

*M. Martin* ne peut encore le dire d'une façon précise, mais il a l'intention de communiquer prochainement à la Société un travail concernant cette question et relatif à ce qu'on pourrait appeler le *spasme cadavérique*.

#### PRÉSENTATION

*M. Chantre* présente un important ouvrage récemment pu-

blié à Berlin par le Dr Philippe Paulitschke et relatif à l'ethnographie de l'Afrique Nord-Est <sup>1</sup>.

Cette superbe publication intéressant tout spécialement la Société d'anthropologie, M. Chantre tient à lui consacrer quelques instants.

M. Ph. Paulitschke, *privat docent* à l'Université de Vienne, a fait paraître récemment la deuxième partie de son ouvrage magistral sur l'ethnographie des peuples de l'Afrique nord-orientale.

Déjà en 1886, il avait publié un mémoire sur l'anthropologie des populations de ces pays qu'il avait parcourus plusieurs fois depuis 1880. Son attention avait été plus particulièrement portée sur les Somals, les Gallas et les habitants du Harrar.

On n'ignore pas les difficultés sans nombre que rencontre le voyageur dans ces régions si peu connues, et combien ces difficultés sont encore augmentées lorsqu'il aborde courageusement l'étude des populations qui les habitent.

Aux nombreux documents scientifiques qu'il a recueillis sur place, M. Paulitschke a ajouté — avec une critique judicieuse — tous les renseignements que ses prédécesseurs ont amassés de leur côté, de sorte que son livre est une monographie aussi complète que possible de la question. L'ouvrage renferme en outre une riche illustration dont les éléments sont dus en partie à M. Ilg, l'ingénieur de Sa Majesté Ménélik, et en partie à MM. Soleillet et Revoil dont les nombreuses photographies font partie du Musée ethnographique du Trocadéro.

La pointe orientale de l'Afrique est habitée, comme on sait, par trois peuples principaux qui comprennent chacun un très grand nombre de tribus. Ces populations ont des caractères ethniques communs et se rattachent au rameau berbère. Le plus septentrional de ces peuples est le Danakil qui habite entre l'Abyssinie et le Choa à l'ouest; le pays des Gallas et des Somals au sud-est, le

<sup>1</sup> *Ethnographie Nordost-Afrikas*, Die geistige Kultur der Danakil, Galla und Somäl nebst nachträgen zur materiellen Kultur dieser Völker von Dr Philipp Paulitschke.

Berlin, 1896. Geographische Verlagsandlung Dietrich Reimer, 2 vol. in-8.

golfe de Tadjour à l'est et la mer Rouge au nord. C'est celui qui peuple notre colonie d'Obock.

Les Somals habitent toute la pointe qui s'avance dans l'Océan Indien, depuis le raz Djibouté, jusqu'à l'embouchure du Djoub à la hauteur du lac Victoria. Les Gallas appelés également Oroum, habitent à l'ouest des Somals et au sud des Danakils. Ces trois groupes forment, suivant M. Paulitschke, un tout ethnique dans les traits saillants de leur vie intellectuelle et matérielle, sinon dans leur type physique. Mais à côté de ces populations vivent de nombreuses tribus plus ou moins mélangées de nègres, des Bamtous et des Sémites, puis enfin, des tribus parias, nomades analogues aux Laobé, des Foulan et aux Bohémiens, tziganes, etc.

Dans le premier volume, qui est essentiellement consacré à l'ethnographie proprement dite (*Materielle Kultur*), M. Paulitschke, passe en revue tout ce qui a trait à l'ethnogénie, à la distribution géographique, aux mœurs et aux coutumes de chacun des grands groupes qu'il a étudiés. Tour à tour l'habitation, l'habillement, l'alimentation, les armes, les parures, la physiologie et l'hygiène de ces races sont décrits dans autant de chapitres pleins d'intérêt qu'il nous est impossible d'analyser ici même succinctement.

Le second volume est consacré à l'ethnographie psycho-physiologique ou intellectuelle et morale (*Geistige Kultur*). L'auteur décrit successivement les caractères linguistiques, sociologiques et religieux des mêmes populations. On trouve dans ce travail vraiment considérable les renseignements les plus intéressants sur l'origine et le développement des institutions politiques, sociales et familiales de ces populations. Telles, par exemple, les tendances gynécoératiques chez les Gallas; le système féodal chez les Danakil. L'esclavage, l'autoocratie, le principe du droit et de justice, la nomadité, les mœurs guerrières forment autant de sujets que l'auteur expose avec les liens de parenté qui les unissent. Un des faits les plus curieux qu'il a constatés, par exemple, c'est qu'à côté de l'état rudimentaire dans lequel se trouvent encore les sciences, les arts et l'architecture, on particulier, il se rencontre un développement remarquable de l'art poétique. Un des carac-

tères physiologiques que l'auteur a constaté et que peu de voyageurs ont l'idée de rechercher, c'est l'acuité sensorielle. Il a remarqué, par exemple, que chez les Somals le sens olfactif est tellement développé que le nez au vent, ils flairent le gibier tout comme un chien de chasse.

Au point de vue morphologique, ces populations ont été encore fort peu étudiées. On peut affirmer toutefois que ce ne sont pas de véritables Berbères. Ils semblent faire une transition entre ceux-ci et les Sémites d'une part, et de l'autre avec ceux du Sud, c'est-à-dire les nègres et les Bantous. Ils ont conservé les mœurs nomades et pastorales des Hymiarites et des Touaregs. Leur type rappelle plus les anciennes statues égyptiennes que celui des nègres du Haut-Nil. Leurs cheveux sont plutôt laineux que crépus. Leur nez, loin d'être épaté, est quelquefois aquilin, mais souvent pourtant gros et court. Les lèvres sont rarement proéminentes mais presque toujours épaisses. Toutefois, on doit le dire, les caractères morphologiques que l'on possède sur ces peuples sont encore trop peu nombreux pour qu'on puisse tirer des conclusions fermes de ce que l'on en sait. Les facilités que présente actuellement notre colonie d'Obock et nos bons rapports avec l'Abyssinie permettront sans doute à nos compatriotes de reprendre ces études commencées autrefois par Guillain, Revoil, d'Abbadie, Bianh et surtout, avec tant de succès, par M. Paulitschke.

*M. Lacassagne* remercie M. Chantre d'avoir consacré au livre du Dr Philipp Paulitschke une étude aussi intéressante que celle qu'il vient d'en faire et, retenant un point, pour ainsi dire secondaire, de cette étude, il fera remarquer que les races moins civilisées que nous ont généralement une acuité sensorielle infiniment supérieure à la nôtre.

Aux individus de certaines peuplades sauvages, l'audition du sol permet d'entendre des bruits même peu considérables à des distances énormes.

L'olfaction leur fait différencier des odeurs qui ne seraient nullement perceptibles pour nous.

Quant à la vision, les observations que nous possédons sur les races plus primitives que la nôtre sont assez contradictoires.

La vision a peut-être plus d'acuité chez ces races, mais elle est peut-être moins complète. Il semble qu'il y ait une véritable évolution et que notre rétine perçoive plus de rayons lumineux, partant plus de couleurs, plus de teintes différentes que celle de ces mêmes races et même que la rétine des hommes de l'antiquité.

M. Dor ajoute qu'en ce qui concerne les variations de la vision auxquelles fait allusion M. Lacassagne nous avons des données certaines et précises.

Il y a longtemps, en 1858, M. Gladstone a publié un ouvrage intitulé : *Studies on Homer and the Homeric age* où, étudiant les acceptions variées des différentes expressions que nous traduisons habituellement par les noms des couleurs, il arrivait aux conclusions suivantes :

« Homère avait une perception très défectueuse et très indécise des couleurs qui proviennent de la réfraction de la lumière par exemple, des couleurs de l'arc-en-ciel ; il percevait encore plus mal les couleurs mélangées. »

Puis, en 1877, un professeur de l'Université de Breslau, M. Magnus, établissait dans son livre *Zur geschichtlichen Entwicklung des Farbensinns*, les lois suivantes :

Dans l'histoire de l'évolution de l'homme, il y a une période durant laquelle le sens de la lumière a seul existé, le sens des couleurs faisant encore complètement défaut.

Le sens des couleurs est sorti, à l'origine, par voie de développement graduel, du sens de la lumière.

L'excitation incessante des éléments sensibles de la rétine sous l'influence de la lumière a, peu à peu, augmenté et perfectionné l'aptitude fonctionnelle de cet organe, si bien qu'elle en est arrivée à distinguer et à sentir dans les rayons lumineux non plus seulement leur intensité, mais aussi leur couleur.

Les couleurs ayant une forte intensité lumineuse ont dû, les

premières, affecter la rétine et faire naître en elle une sensation d'une nature spéciale bien avant les couleurs d'intensité moindre.

Donc, d'après Magnus, les hommes n'ont d'abord vu que le clair et l'obscur, puis, peu à peu, s'est dégagée la notion du rouge, puis celles de l'orangé, du jaune... et ainsi de suite jusqu'au violet.

M. Dor ne veut pas s'étendre actuellement sur ces théories qu'il a combattues, il y a près de vingt ans<sup>1</sup>; toutefois, puisque la question a été soulevée — incidemment d'ailleurs — par M. Lacassagne, il fera son possible pour y apporter quelques éclaircissements.

Sans remonter à l'antiquité et en se contentant d'interroger quelques-uns de nos contemporains non lettrés, campagnards et ouvriers, on peut réunir des renseignements ayant quelque valeur.

M. Dor en a interrogé un grand nombre et il peut dire que près de 10 pour 100, de ceux qu'il a examinés, voyaient seulement deux couleurs dans l'arc en ciel; environ 40 pour 100 y distinguaient trois couleurs et 30 pour 100 quatre couleurs; 8 pour 100 à peine percevaient cinq couleurs et un très petit nombre les nommaient toutes.

Parmi ces couleurs fondamentales de la lumière blanche, le *rouge* et le *bleu* étaient vus par presque tous les individus examinés; venaient ensuite le *jaune*, le *vert*, le *violet*, l'*orangé*, l'*indigo*.

Il est donc de toute évidence que la classe non lettrée de notre population n'est pas beaucoup plus avancée que les anciens Grecs et que la moyenne donne des indications inférieures à celles d'Aristote.

M. Gladstone a appuyé ses assertions sur les termes employés par Homère pour exprimer les couleurs... Il ne faut peut être pas trop se fier aux poètes quand il s'agit de science et ceux qui, dans quelque mille ans, voudraient connaître l'état de notre perception des couleurs par les œuvres de nos poètes contemporains, sans même parler des poètes décadents, n'auraient guère que des

<sup>1</sup> *De l'évolution historique du sens des couleurs. — Réfutation des théories de Gladstone et de Magnus par le Dr H. Dor, G. Masson, Paris.*

données erronées et jugeraient bien vite que les Français du XIX<sup>e</sup> siècle étaient dépourvus d'un sens chromatique normal.

Lamartine n'a-t-il pas écrit :

Et tes cheveux *ceindrés*, jusques à ta ceinture  
Roulaient leurs ondes d'*or*.

(A Madame *De'phine Gay*.)

Et Musset :

Madrid.....  
Bien des *senoras* long voilées  
Descendent tes *escaliers bleus*.

Je me suis dit souvent que je l'aurais choisie  
Une levre à la turque, et, sous un col de cygne.  
Un sein vierge et doré comme la jeune *vierge*.

(Mardoche).

Victor Hugo, en parlant du feu du ciel dit dans ses « Orientales » :

Son *flot vert et rose*  
. . . . .

Enfin, le célèbre caricaturiste Grandville a fait l'essai de peindre l'image d'une femme d'après une description poétique... et le poète s'exprimait à peu près ainsi :

Elle avait un front d'*ivoire*, des yeux de *saphir*, des sourcils et des cheveux d'*ébène*, des joues de *rose*, une bouche de *corail*, des dents de *perle* et un cou de *cygne*.

On pourrait citer d'innombrables exemples analogues.

Se fier aux poètes de l'antiquité pour la description exacte des couleurs, c'est tabler sur des données bien incertaines.

Si nous faisons appel à des ouvrages d'un autre genre, au moins aussi anciens que l'*Iliade* et l'*Odyssée*, à la *Bible*, par exemple, on trouve des preuves philologiques qui montrent bien l'étendue du sens chromatique des anciens et ne permettent guère d'accepter l'opinion de Gladstone et de Magnus.

M. *Pélagaud* n'a pas l'intention de présenter la défense de ces deux auteurs ; il croit cependant que M. Gladstone a voulu dire, non pas que les anciens ignoraient certaines couleurs, mais qu'ils

les séparaient mal les unes des autres et, par suite, les désignaient mal. Homère, en disant, par exemple, le ciel *brillant* agit comme les enfants qui disent *blanc* au lieu de dire *clair* ou *incoloré*.

De plus, la théorie de Gladstone a été exagérée, d'autant plus exagérée qu'il est difficile de s'entendre en question de philologie.

La traduction exacte d'un mot, d'une langue dans une autre, la substitution à un mot grec d'un mot français éveillant dans notre esprit exactement la même impression que le mot grec éveillait dans l'âme des contemporains d'Homère, est chose certainement impossible dans la plupart des cas.

Et, sans aller bien loin, les Italiens n'ont pas d'expression leur appartenant en propre pour traduire notre qualificatif *bleu*. De même en latin *cæruleus* — sens absolu : *azuré* — ne répond pas à toute l'acception de notre mot *bleu*, auquel il correspond le mieux.

Il y a, dans l'application à nos couleurs actuelles des dénominations exprimées par les auteurs anciens, la même difficulté qu'à retrouver les végétaux auxquels s'appliquent les descriptions de Pline. Telle espèce qu'il désigne est-elle bien celle que nous appelons de tel nom aujourd'hui? Rien n'est plus incertain.

Les doutes que nous avons sur la perception des couleurs dans l'antiquité — et par conséquent sur leur évolution possible — vient probablement du manque de qualificatif dans le langage. C'est ainsi que le mot *pourpre* indique, soit en français, soit en latin, une couleur bien définie, puisque l'on peut encore aujourd'hui la produire par les mêmes procédés que les anciens; et cependant il y a plusieurs espèces de pourpre, de teintes très différentes, sans qu'aucun mot, autre que de longues comparaisons, ne permette de les différencier.

L'acuité visuelle est, pour M. Pélagaud, bien différente de la perception des couleurs. Il a eu plusieurs fois l'occasion de la mettre à l'épreuve chez des marins qui, certainement n'auraient pas différencié les sept couleurs de l'arc-en-ciel et qui, néanmoins, distinguaient à l'horizon une terre, une voile, un vapeur que, même avec le secours d'une lunette, ne pouvait voir M. Pélagaud, dont la vue est très normale.

premières, affecter la rétine et faire naître en elle une sensation d'une nature spéciale bien avant les couleurs d'intensité moindre.

Donc, d'après Magnus, les hommes n'ont d'abord vu que le clair et l'obscur, puis, peu à peu, s'est dégagée la notion du rouge, puis celles de l'orangé, du jaune... et ainsi de suite jusqu'au violet.

M. Dor ne veut pas s'étendre actuellement sur ces théories qu'il a combattues, il y a près de vingt ans<sup>1</sup>; toutefois, puisque la question a été soulevée — incidemment d'ailleurs — par M. Lacassagne, il fera son possible pour y apporter quelques éclaircissements.

Sans remonter à l'antiquité et en se contentant d'interroger quelques-uns de nos contemporains non lettrés, campagnards et ouvriers, on peut réunir des renseignements ayant quelque valeur.

M. Dor en a interrogé un grand nombre et il peut dire que près de 10 pour 100, de ceux qu'il a examinés, voyaient seulement deux couleurs dans l'arc en ciel; environ 40 pour 100 y distinguaient trois couleurs et 30 pour 100 quatre couleurs; 8 pour 100 à peine percevaient cinq couleurs et un très petit nombre les nommaient toutes.

Parmi ces couleurs fondamentales de la lumière blanche, le *rouge* et le *bleu* étaient vus par presque tous les individus examinés; venaient ensuite le *jaune*, le *vert*, le *violet*, l'*orangé*, l'*indigo*.

Il est donc de toute évidence que la classe non lettrée de notre population n'est pas beaucoup plus avancée que les anciens Grecs et que la moyenne donne des indications inférieures à celles d'Aristote.

M. Gladstone a appuyé ses assertions sur les termes employés par Homère pour exprimer les couleurs... Il ne faut peut être pas trop se fier aux poètes quand il s'agit de science et ceux qui, dans quelque mille ans, voudraient connaître l'état de notre perception des couleurs par les œuvres de nos poètes contemporains, sans même parler des poètes décadents, n'auraient guère que des

<sup>1</sup> *De l'évolution historique du sens des couleurs*. — Réfutation des théories de Gladstone et de Magnus par le D<sup>r</sup> H. Dor, G. Masson, Paris.

données erronées et jugeraient bien vite que les Français du XIX<sup>e</sup> siècle étaient dépourvus d'un sens chromatique normal.

Lamartine n'a-t-il pas écrit :

Et tes cheveux *ceindrés*, jusques à ta ceinture  
Roulaient leurs ondes d'*or*.

(A Madame *De'phine Gay*.)

Et Musset :

Madrid.....  
Bien des *senoras* long voilées  
Descendent tes *escaliers bleus*.

Je me suis dit souvent que je l'aurais choisie  
Une levre à la turque, et, sous un col de cygne.  
Un sein vierge et doré comme la jeune *vierge*.

(Mardoche).

Victor Hugo, en parlant du feu du ciel dit dans ses « Orientales » :

Son *flot vert et rose*  
. . . . .

Enfin, le célèbre caricaturiste Grandville a fait l'essai de peindre l'image d'une femme d'après une description poétique... et le poète s'exprimait à peu près ainsi :

Elle avait un front d'*ivoire*, des yeux de *saphir*, des sourcils et des cheveux d'*ébène*, des joues de *rose*, une bouche de *corail*, des dents de *perle* et un cou de *cygne*.

On pourrait citer d'innombrables exemples analogues.

Se fier aux poètes de l'antiquité pour la description exacte des couleurs, c'est tabler sur des données bien incertaines.

Si nous faisons appel à des ouvrages d'un autre genre, au moins aussi anciens que l'*Iliade* et l'*Odyssée*, à la *Bible*, par exemple, on trouve des preuves philologiques qui montrent bien l'étendue du sens chromatique des anciens et ne permettent guère d'accepter l'opinion de Gladstone et de Magnus.

M. *Pélagaud* n'a pas l'intention de présenter la défense de ces deux auteurs ; il croit cependant que M. Gladstone a voulu dire, non pas que les anciens ignoraient certaines couleurs, mais qu'ils

les séparaient mal les unes des autres et, par suite, les désignaient mal. Homère, en disant, par exemple, le ciel *brillant* agit comme les enfants qui disent *blanc* au lieu de dire *clair* ou *incoloré*.

De plus, la théorie de Gladstone a été exagérée, d'autant plus exagérée qu'il est difficile de s'entendre en question de philologie.

La traduction exacte d'un mot, d'une langue dans une autre, la substitution à un mot grec d'un mot français éveillant dans notre esprit exactement la même impression que le mot grec éveillait dans l'âme des contemporains d'Homère, est chose certainement impossible dans la plupart des cas.

Et, sans aller bien loin, les Italiens n'ont pas d'expression leur appartenant en propre pour traduire notre qualificatif *bleu*. De même en latin *cæruleus* — sens absolu : *azuré* — ne répond pas à toute l'acception de notre mot *bleu*, auquel il correspond le mieux.

Il y a, dans l'application à nos couleurs actuelles des dénominations exprimées par les auteurs anciens, la même difficulté qu'à retrouver les végétaux auxquels s'appliquent les descriptions de Pline. Telle espèce qu'il désigne est-elle bien celle que nous appelons de tel nom aujourd'hui? Rien n'est plus incertain.

Les doutes que nous avons sur la perception des couleurs dans l'antiquité — et par conséquent sur leur évolution possible — vient probablement du manque de qualificatif dans le langage. C'est ainsi que le mot *pourpre* indique, soit en français, soit en latin, une couleur bien définie, puisque l'on peut encore aujourd'hui la produire par les mêmes procédés que les anciens; et cependant il y a plusieurs espèces de pourpre, de teintes très différentes, sans qu'aucun mot, autre que de longues comparaisons, ne permette de les différencier.

L'acuité visuelle est, pour M. Pélagaud, bien différente de la perception des couleurs. Il a eu plusieurs fois l'occasion de la mettre à l'épreuve chez des marins qui, certainement n'auraient pas différencié les sept couleurs de l'arc-en-ciel et qui, néanmoins, distinguaient à l'horizon une terre, une voile, un vapeur que, même avec le secours d'une lunette, ne pouvait voir M. Pélagaud, dont la vue est très normale.

*M. Lacassagne* voit dans ce fait une vérification de la grande loi : la fonction fait l'organe.

Les marins ont besoin d'avoir une acuité visuelle considérable et leur œil s'y adapte.

Pour prendre un autre exemple, les dégustateurs de Bordeaux peuvent être le sujet d'observations surprenantes. Certains d'entre eux parviennent, en goûtant l'échantillon d'un cru bordelais, à dire son origine et l'année de la récolte, d'une façon très exacte.

*M. Dor.* — La question de la dégustation devient très complexe, si l'on veut faire la part qui revient à chaque sens.

*M. Dor* a pu observer des dégustateurs très habiles et presque infailibles. Il les a mis dans l'impossibilité d'exercer leur talent, par le seul fait de leur bander les yeux. Beaucoup d'entre eux, à qui l'on faisait alors goûter plusieurs fois sans succession régulière, non pas des crus à peu près semblables, mais des vins assez différents, blancs et rouges, arrivaient à ne plus les reconnaître les uns des autres.

*M. Lacassagne* pense qu'en engageant la discussion dans cette voie nouvelle, elle peut se prolonger indéfiniment et s'éloigner beaucoup de son point de départ : une simple remarque faite à propos de l'intéressante communication de *M. Chautre* sur l'ethnologie de l'Afrique Nord-Est.

#### DISCUSSION

##### Sur les grossesses gemellaires (suite).

*M. Lacassagne* tient à répondre à diverses observations qui lui ont été présentées au cours de la précédente séance relativement à sa communication sur la gémellité.

L'influence de l'alimentation a été affirmée par *M. Cornevin* et cependant on ne sait pas bien si cette influence est réelle.

On ne saurait discuter l'influence des années de disette, 1811 par exemple, sur le nombre des conceptions; elle est évidente.